

Il y a quelques jours, quatre jurés assignés n'ont pas répondu à l'appel, et tous les quatre ont été condamnés à l'amende et aux frais.

Le lendemain, on fit remarquer à la cour que sur les quatre condamnés, l'un était mort, l'autre était âgé de quatre-vingts ans et, par cela même, exempt de droit de remplir les fonctions de juré, et un troisième était malade, à l'hôpital.

Grâce de l'amende leur a été faite, mais ajoute gravement un journal du soir, "ils auront à payer les frais."

Pas le mort, je suppose !

\*.\* Sous le titre : *Soins à donner aux arbres fruitiers*, M. Dupuis, de Saint-Roch des Aulnaies, publie la lettre suivante, que LE MONDE ILLUSTRÉ croit devoir reproduire, dans l'intérêt de ses lecteurs et du public en général.

Cette lettre a une telle importance actuelle qu'elle mérite d'être lue avec la plus grande attention :

La tempête, qui a sévi dans notre région, la semaine dernière, pourrait bien causer des dommages considérables à nos vergers.

La neige les a envahis.  
Et quelle neige !

Aux environs de Québec et dans les districts de Montmagny, Kamouraska et Rimouski, c'était une neige mêlée de pluie, une neige lourde, fondante, une neige enfin des plus dangereuse pour nos plantations.

Le froid est survenu, une épaisse couche de glace s'est formée, et aujourd'hui, sous l'action du soleil et du dégel, cette masse compacte pèse de tout son poids sur les branches des arbres qui se casseront demain ou tout au moins se dépouilleront à coup sûr de leurs bourgeons à fruits.

Pouvons-nous encore conjurer ce désastre ? Oui, si nous dégageons les arbres immédiatement.

Il n'y a pas une minute à perdre.

Et pourquoi reculer devant ce travail qui s'impose ? Faut-il beaucoup de temps pour enlever dix à douze pouces de neige ou de glace ? Quelques minutes suffiront dans bien des cas pour sauver tel arbre qui a coûté dix, quinze ans de soins et de culture.

Mettons-nous à l'œuvre avec d'autant plus de courage que cette année la récolte de fruits promet d'être des plus abondantes. Les bourgeons sont gros et nombreux, et, sous ce rapport, on dirait que pruniers, pommiers et cerisiers rivalisent entre eux.

Aussi, ne sacrifions pas, de gaieté de cœur, une si riche moisson, j'allais dire, nos vergers eux-mêmes. Plusieurs, en effet, sont menacés d'une ruine à peu près complète.

De plus, apercevez-vous dans les pruniers ou cerisiers des *nodules noirs* (black knots) pas de pitié ! Coupez et brûlez bien vite ces affreux chancres qui dévastent aujourd'hui nos plus belles plantations.

N'oublions pas, d'autre part que, pour être rémunératrice, la culture des arbres fruitiers demande des soins minutieux et vigilants. Il ne faut certes rien épargner pour augmenter le rendement de nos vergers. Si la récolte est médiocre, les prix sont plus élevés ; si elle est abondante partout, le *débit* fait encore le profit.

Une dernière observation.

Plus que jamais, il est urgent de suivre le conseil de nos sociétés d'horticulture. Elles recommandent instamment de faire un choix judicieux des fruits destinés au marché et de les emballer avec soin, car la concurrence avec les pays étrangers est très sérieuse.

Par exemple, qui aurait cru — il y a vingt ans — que la Sicile, l'Espagne, l'Algérie, la Palestine eussent pu, un jour, nous envoyer leurs succulentes oranges, etc.

Eh bien ! on le sait, c'est un fait accompli.

La semaine dernière, M. J. Barden, de Québec, recevait de Jaffa (Syrie) via Liverpool, une immense cargaison de ces magnifiques *pommes d'or*.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'encourageant pour nous, c'est qu'une puissante compagnie est en frais de nous fournir, à Québec comme à Montréal, le moyen d'emmagasiner pour l'exportation nos fruits les plus délicats.

Profitons de cet avantage et redoublons d'ardeur dans la culture des arbres fruitiers.

M. Dupuis a parfaitement raison, mais, il faut le reconnaître, la culture des arbres fruitiers a subi, depuis quelque trente ans, une évolution qui n'a pas été à notre honneur.

Cette culture, essentiellement française, héritage laissé aux Canadiens, leur échappe pour devenir une chose anglaise, ou plutôt écossaise, car ce sont les Ecossais qui y réussissent le mieux. Sandy MacDonald est un merveilleux travailleur.

Nous avons cependant, à Montréal, une excellente société d'horticulteurs fruitiers, mais dans une liste de plus de quatre cents membres — je vous l'ai déjà dit autrefois — on ne compte guère plus de vingt-cinq noms canadiens-français.

Pourquoi ? Ah ! pourquoi ?

Cette société publie tous les ans un rapport très intéressant, quoique trop volumineux — trop, pour moi qui en ai déjà traduit plusieurs — et qui contient des renseignements très utiles, dont profitent les Anglais et que ne lisent pas les Canadiens.

C'est ce qui explique toute cette évolution de la culture des arbres fruitiers.

\*.\* Mon Dieu, qui savez combien je voudrais posséder une modeste aisance, faites moi une grâce !

— Mon Dieu ! faites que l'on me donne seulement un dollar pour chacune des injures échangées entre les journaux bleus et rouges, à propos de la question des écoles, et je serai satisfait.

Amen !

*Jim Sedier*

## EN FAMILLE

Je lisais, dans le MONDE ILLUSTRÉ du 28 mars dernier, un article intitulé "Sait-on aimer ?" et signé Ribon.

L'auteur se demande si le véritable amour est connu de nos jours ? et à son grand regret, comme il dit, il est forcé de répondre : Non. Peu encourageant, M. Ribon ; heureusement, qu'à la demande il ajoute la réponse ; puis, il soulève une question : faut-il considérer l'amour comme un sentiment et non comme un art. Pour moi, je conclus que chacun peut aimer à sa manière et connaître tout de même le véritable amour. C'est mon idée fixe que ce bon M. Ribon a écrit dans un mouvement de dégoût, ou plutôt de... de... d'embêtement. Ensuite il nous parle de l'or : "Le voilà, nous dit-il, l'amour d'aujourd'hui ; il le dénonce, et il se trompe encore là grandement.

Prenons, par exemple, un mariage qui a fait beaucoup de bruit et qui a été sujet à bien des commentaires. Je veux dire l'union de M. de Castellane à Mlle Gould. M. Ribon me dira sans doute que c'est la convoitise de l'un et l'orgueil de l'autre qui ont fait le mariage. Pardonnez si je diffère d'opinion, M. Ribon. M. de Castellane est un jeune homme très accompli, riche et joli. Mlle Gould est également riche, accomplie et très jolie ; donc ils sont égaux sous tous les rapports. Ils se sont plu mutuellement et ils se sont mariés ; je les crois heureux, moi, et personne ne peut dire autrement.

D'après la théorie de M. Ribon, il faudrait être pauvre pour être heureux ; pour moi, si j'étais riche, je serais bien heureux. M. Ribon nous raconte encore bien des choses, entr'autres, il nous parle du bon vieux temps, où seuls les sentiments du cœur jouaient un rôle. Où le prend-t-il, ce bon vieux temps ? A moins que ce ne soit avant le déluge, je ne vois aucune époque plus propice aux amoureux que la fin de notre siècle.

Plusieurs ouvriront de grands yeux, en lisant cette déclaration, mais je dis à ces personnes de me trouver un temps dans l'histoire, où toutes les classes de la société furent plus en contact qu'elles ne le sont aujourd'hui, où, l'ouvrier pouvait, comme aujourd'hui, devenir président de France ou des Etats-Unis — il est vrai qu'on arrive à tout avec le tan (temps.)

Encore quelques mots, et je termine.

D'après ce que je me suis aperçu, par vos pensées émises dans votre article, aimable monsieur Ribon, vous êtes ou vous avez été en amour, mais, pour des raisons que vous donnez vous-même, les affaires ne vont pas comme sur des roulettes et, de là votre boutade ; mais patience cela viendra. Pour moi, je ne suis

qu'un pauvre jeune homme, amoureux d'une grande dame, et quoique sans le sou, je réussis... pas trop mal. *Mais ça prend du tan (temps.)*

A présent, cher M. Ribon, il faut se dire au revoir et ne pas m'en vouloir si j'ai réfléchi à haute voix.

Sans rancune, n'est-ce pas ?

UN AMI CONSOLATEUR.

Bienville, Lévis, 27 mars 1896.

## MORT AU CHAMP D'HONNEUR

LUDGER HOULD

M. Ludger Hould, qui vient de mourir à Madagascar, est le fils de l'échevin J.-B.-L. Hould, des Trois-Rivières,

Né en 1871, il étudia respectivement aux collèges de Nicolet et des Trois-Rivières, puis suivit les cours de droit à l'Université-Laval de Québec. Après sa troisième année, il partit pour New-York, et de là se transporta en Algérie, où il s'enrôla dans la Légion étrangère.



Depuis deux ans que Ludger faisait les manœuvres dans l'armée française, quand il entreprit la terrible campagne de Madagascar, où on le trouve déjà caporal.

C'est à la prise de Tananarive qu'il reçut les blessures mortelles qui l'ont fait expirer sur l'île africaine, au mois de janvier dernier.

C'est donc au double titre de martyr et de héros que LE MONDE ILLUSTRÉ lui paie aujourd'hui son tribut de reconnaissance, hommage sympathique d'un jeune ami d'Arthur, frère de cette glorieuse victime qui s'est immolé pour l'ancienne Mère-Patrie sur l'autel du Devoir.

Nos sincères condoléances à la famille, justement affligée par la mort du généreux disparu.

## LES FEMMES

La crainte des femmes, ainsi que leur amour, donne toujours dans l'excès. Toujours leurs passions ou sont nulles ou sont extrêmes.

Une Française aimera son mari s'il est spirituel et chevaleresque ; une Allemande, s'il est constant et fidèle ; une Espagnole, s'il sait se venger de ceux qui ont encouru sa disgrâce ; une Italienne, s'il est poétique et rêveur ; une Danoise, s'il pense que son pays natal est le plus beau et le plus heureux pays de l'univers ; une Russe, s'il reconnaît tous les habitants des autres contrées pour de misérables barbares ; une Anglaise, s'il parvient à s'insinuer dans les bonnes grâces de l'aristocratie et de la cour ; une Américaine, s'il a beaucoup d'argent. — A. BELLEGARITE.